



RECHERCHE BIBLE

Abraham Ibn Ezra Itinéraire d'un Juif errant

Spinoza faisait de lui un précurseur de la critique biblique. L'itinéraire d'Ibn Ezra renouvelle notre regard sur le rapport des intellectuels juifs avec la Bible au Moyen Âge.

Par Jean-Christophe Attias

Décryptage

Spécialiste de l'exégèse juive de la Bible, Jean-Christophe Attias fréquente assidûment depuis plus de vingt-cinq ans les textes de la tradition rabbinique, les grands classiques juifs médiévaux et modernes, ainsi qu'une abondante littérature secondaire contemporaine. Son tout dernier livre – *Les Juifs et la Bible* (Fayard 2012) – tente une sorte de bilan sur la place de la Bible dans la culture et l'imaginaire juifs. Une place mouvante au fil des siècles et selon les contextes, et globalement plus incertaine qu'on serait spontanément tenté de le croire.

Abraham Ibn Ezra ne jouit pas, dans l'esprit du grand public, d'un prestige comparable à celui d'un Rachi (1040-1105), l'éminent commentateur champenois de la Bible et du Talmud, ou d'un Moïse Maimonide (1138-1204), théologien-philosophe de premier plan et magistral codificateur du droit juif. Son nom même est inconnu de la plupart. Il incarne pourtant de manière exemplaire la figure même de l'intellectuel juif médiéval, en mouvement, audacieux, et cependant toujours fidèle. En un mot : d'une féconde ambiguïté.



L'AUTEUR
Jean-Christophe Attias est titulaire de la chaire de pensée juive médiévale à l'École pratique des hautes études. Il a récemment dirigé *Les Sépharades et l'Europe*, paru en janvier aux PUPS et son dernier ouvrage, *Les Juifs et la Bible*, paraît ce mois-ci chez Fayard.

même stimulée par le contact avec un monde arabo-musulman rayonnant qui s'est approprié, le traduisant, le commentant et le prolongeant, le legs scientifique et philosophique de la Grèce antique.

La Reconquista enregistre ses premières grandes victoires avant la naissance d'Ibn Ezra. En 1085, déjà, les chrétiens se sont emparés de Tolède. En 1118, quand il a 29 ans, c'est Tudèle, sa ville natale, qui tombe. Du côté musulman, les Almoravides, venus d'Afrique du Nord, mènent la vie dure aux Juifs. Ceux de Lucène, grand centre d'érudition rabbinique, n'échappent à la conversion qu'avec le versement d'une importante somme d'argent.

Mais bientôt, dans les années 1140, ce seront les Almohades, musulmans plus zélés encore, qui ruineront toute vie juive dans le sud de la Péninsule et au Maghreb. Ibn Ezra est lui-même l'auteur

d'une élégie sur la persécution qui s'abat alors sur l'Espagne – Lucène, encore, Séville, Cordoue, Jaén, Almeria, Majorque, Malaga – mais aussi sur l'autre rive de la Méditerranée. « Hélas ! écrit-il, fondit sur Sefarad un fléau venu des cieux [...] Mes yeux, mes yeux ruissellent de larmes. »

Abraham Ibn Ezra est donc poète. Et c'est en Espagne qu'il produit l'essentiel de son œuvre poétique, profane et religieuse, en hébreu, comme c'est l'usage parmi les Juifs ibériques qui, s'ils ont adopté les modèles de la poésie arabe, ses genres, sa prosodie, écrivent cependant la leur dans la langue de la Bible. Ses autres œuvres espagnoles, rédigées en arabe, sont perdues. On sait seulement qu'elles couvraient les champs variés qu'il continuerait de labourer en exil.

PREMIÈRE VIE : L'ESPAGNE

Né en 1089 à Tudèle, alors sous domination musulmane, Ibn Ezra a grandi et vécu un demi-siècle sur le sol d'une Espagne – Sefarad en hébreu – qui a donné au judaïsme médiéval parmi les plus grands de ses poètes, de ses linguistes, de ses savants, et de ses philosophes.

Fier d'une origine qu'il se plaît à rappeler, il est conscient des devoirs qu'elle lui impose. L'Espagne n'est pourtant déjà plus, alors, le havre de paix relative qu'elle a longtemps été pour les Juifs, propice à une floraison culturelle sans pareille, elle-

Car Ibn Ezra est aussi un intellectuel rompu à presque toutes les disciplines cultivées par les savants juifs de Sefarad : exégèse biblique, grammaire et philologie, lexicographie, sciences, philosophie... Il en est toutefois deux où il ne s'illustre pas. Il n'est pas un talmudiste, il n'est pas non plus médecin. Et comme il n'a pas la tête politique (pour devenir le conseiller d'un puissant) ni les talents d'un homme d'affaires, aucune des professions ordinairement dévolues aux membres de sa classe sociale ne lui est ouverte. Il est donc un poète professionnel, chantant les louanges des mécènes qui le nourrissent.

Parmi les intellectuels juifs qu'il fréquente, une figure se détache : Judah Halevi (1075-1141), lui aussi natif de Tudèle, poète prolifique, et auteur d'une défense et illustration du judaïsme devenue célèbre, *Le Livre du Kuzari*. En 1140, Halevi quitte l'Espagne pour l'Égypte dans l'espoir d'atteindre ensuite la Terre sainte. Le fils d'Ibn Ezra, Isaac, lui aussi poète, accompagne

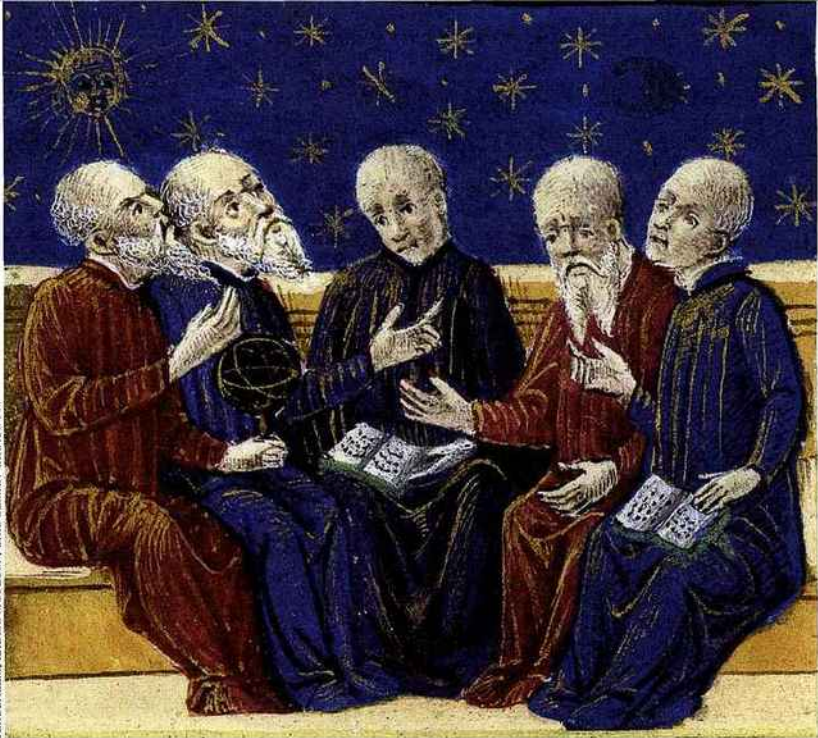
Halevi, dont il est le secrétaire, et peut-être le gendre. Arrivés ensemble en Égypte, les deux hommes se séparent : Isaac Ibn Ezra rejoint bientôt Damas, et Bagdad, où il finit par se convertir à l'islam.

On ignore si Abraham eut jamais vent de l'apostasie de son fils. Quoi qu'il en soit, il leur reste quelque chose en commun : ce goût du voyage. En Espagne même, Abraham Ibn Ezra s'est beaucoup déplacé, en zone chrétienne comme en zone musulmane. On le trouve à Tolède, à Cordoue, à Lucène. Mais il a probablement visité aussi le Maghreb, jusqu'à Kairouan, après être passé par Grenade.

Vers 1140, à l'âge de 50 ans, quand son fils cède à l'appel de l'Orient, Ibn Ezra quitte lui aussi définitivement la Péninsule. Mais c'est vers le nord et les terres de Chrétienté que lui se dirige. On ne sait pas exactement ce qui le pousse au départ, contexte politique et religieux menaçant, pauvreté, difficultés personnelles. Une chose est sûre, cependant. Ibn Ezra va jouer, dans les communautés juives de l'Europe chrétienne qu'il va traverser, un rôle essentiel : celui d'un passeur et d'un pédagogue, autant que d'un créateur original, souvent audacieux.

DEUXIÈME VIE : L'ERRANCE

Parti de Lucène, Ibn Ezra arrive à Rome où il vit jusqu'en 1145, année de son départ pour Lucques. En 1146, il est à Mantoue, puis on le retrouve à Vérone. En 1147, il quitte l'Italie pour la Provence,



JERUSALEM, ISRAEL MUSEUM ; BRIDGEMAN-GIRAUDON

Philologie, sciences, philosophie... Il était rompu à toutes les disciplines des savants juifs de Sefarad

et s'installe à Béziers, et quelque temps à Narbonne. En 1152, il est dans le nord de la France, selon toute vraisemblance à Rouen. De là, il se rend en Angleterre en 1158 et vit à Londres.

Le lieu exact de son décès reste entouré de mystère. Des légendes, en un mouvement de retour vers le sud et l'orient, le font mourir en Italie, en Espagne, voire en Palestine. Il est plus probablement mort en Angleterre, en 1164.

Ce long périple, qui dure un quart de siècle, met Ibn Ezra en contact avec des communautés juives auxquelles la culture – sépharade – dont il est le porteur est étrangère. Sa réputation, certes, le précède. Et il noue des rapports avec les savants locaux, tel, entre autres, Rabbenu Tam (1100-1170), un petit-fils de Rachi.

Il est pourtant un homme seul, sans ressources, d'une santé précaire. Et il est lui-même sans illusion sur son étoile. « *Le zodiaque a bougé le jour*

Astronomes conversant sous le ciel étoilé, manuscrit hébreu du x^e siècle, Italie du Nord. Passionné par l'astronomie, Ibn Ezra accordait aussi une grande importance à l'astrologie.

סגולתו כפי " בנתם וספרתם " רב ויהאריך " פאור ולאומרה " ואת אקדל תקנה " בעני ואחבריה " מלמס ומסבה " רלענה עירה " מלמס טעמיה " אשים לל איהי " עב וע אנה קלי " אטא על אביה " טובה אנה אעבדי " לעב אסיר קלא " יריג לל הכה " מורה סט צורה " ימלצי בטמנוטס " קמח אסיר הורה " קופין וקדויות " קשואי אסיר קורה " גלגלת סגור כי " לא אים אסיר בקא " ארין זשמיס " הודו והמשירה " ושלח על לב " נברו בעמסרה " לעולו ולומי בה " חמה מרבורה

אמר מדרכי בן זריעזר " כומטינו יעמלש הקוסטנטיני "

פיינוי בטברה " בארין נכיה " בעני ודידא יפולו " אסיר " טייני שם אמלי " רויני אמנים חכמים ונפושם 'אפוק על " בעב רדתי טרם מפקשי המורה " מלשיבי מלמנה שגרה " קוקריו ורויטיס " דרויוניק והסירויטיס " סטאלה סענין וכוטלש " דלויס " טורבא אטמם טורבא " שם ווינוי רלמורה

PARIS, BNF

Ci-contre : début du commentaire du Fondement de la crainte d'Ibn Ezra par Mardochee Komentino, Juif byzantin du x^e siècle.

MOTS CLÉS

Pentateuque

Les cinq premiers livres de la Bible (Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome), dont la tradition juive attribue la paternité à Moïse, et qui narrent l'histoire du monde et plus spécifiquement du peuple d'Israël, de la Création à la mort de Moïse. Outre des récits, le Pentateuque contient l'ensemble des prescriptions rituelles et juridiques qui sont l'armature de la religion biblique.

Talmud

De l'hébreu, littéralement « enseignement ». Cristallisation monumentale de la tradition orale juive, dont il existe deux versions : le Talmud de Jérusalem, fruit du travail des académies de Palestine, compilé vers la fin du IV^e siècle, et le Talmud de Babylone, définitivement mis en forme à la fin du V^e siècle et dont l'autorité devait s'imposer dans tout le monde juif.

de ma naissance », écrit-il dans un poème où il se moque de lui-même. « Si je tenais commerce de bougies, explique-t-il, le soleil cesserait avec grande constance de s'obscurcir durant tout le cours de ma vie... Vendrais-je des linceuls, l'humanité serait à l'abri de la mort, jusqu'au jour de la mienné... »

Là où il arrive, Ibn Ezra doit se trouver des protecteurs, des élèves. Il ne manque pas d'en attirer, et les œuvres qu'il produit leur sont destinées. Comme il n'est pas assez riche pour en conserver l'original, lorsqu'il change de lieu de séjour, il lui arrive de récrire une œuvre qu'il a déjà écrite à une étape antérieure. Il ne se contente pas alors de reproduire le texte qu'il a conservé en mémoire, il le reprend, le complète, l'améliore, l'adapte au nouveau public auquel il s'adresse, le module au gré de l'évolution de sa propre pensée. On a ainsi de lui deux ensembles de commentaires sur les mêmes livres bibliques, ou des versions différentes d'une même œuvre scientifique.

Ces écrits de l'errance, les seuls d'Ibn Ezra, avec sa poésie, qui aient été conservés, ont tous été rédigés en hébreu. Son lectorat, à la différence de celui de son Espagne natale, ignore l'arabe. Or, Ibn Ezra s'est donné pour mission de transplanter dans les communautés de l'Europe chrétienne et septentrionale un bagage culturel juif oriental et andalou qu'il sait en danger, et peut-être en déclin, sur le sol même d'une péninsule Ibérique livrée à des combats dont les Juifs sont les victimes collatérales. Alors il traduit, il adapte, il invente même, en hébreu, une langue scientifique *ad hoc*. Il est ainsi l'un des premiers acteurs de la progressive migration de l'érudition sépharade du sud vers le nord, des terres musulmanes vers les terres chrétiennes, et de l'arabe vers l'hébreu.

Ibn Ezra traite de grammaire hébraïque, d'arithmétique, d'astronomie... Il commente l'Écriture. D'inspiration néoplatonicienne, manifestant un goût prononcé pour la numérologie, sa pensée est marquée par un intérêt central pour l'astrologie. Seul le peuple d'Israël, tant qu'il vit conformément

aux prescriptions de la Torah, est semble-t-il en mesure, aux yeux d'Ibn Ezra, de se soustraire aux effets des influences astrales.

Ibn Ezra n'a toutefois pas produit de somme philosophique, et son « système » ne s'est donc jamais exprimé que de manière fragmentaire, au fil, entre autres, de ses commentaires bibliques. Dans ces commentaires, s'il use d'une langue élégante, il s'exprime en outre souvent de manière elliptique, laissant à ses lecteurs le soin de découvrir les « secrets » auxquels il ne fait qu'allusion, concluant tel propos énigmatique par une formule comme : « *Que celui qui est apte à comprendre, comprenne !* »

Ses deux commentaires du Pentateuque, le premier écrit à Lucques, le second à Rouen, s'ouvrent par un discours de la méthode présentant les quatre types d'approche du texte scripturaire qu'Ibn Ezra rejette. Ses adversaires sont les allégoristes chrétiens, bien sûr, qui errent sur une « voie d'obscurité et de ténèbres » ; mais aussi les Karaites¹, ces Juifs hérétiques qui contestent par principe tous les enseignements de la tradition orale ; et encore les exégètes juifs orthodoxes eux-mêmes qui, perdant de vue le Texte qu'ils commentent, tantôt s'abandonnent à des développements sans rapports avec lui, tantôt éloignent sans raison le lecteur d'une appréciation juste de son sens premier.

Car la cinquième voie exégétique, celle qu'Ibn Ezra entend suivre, est bien celle du dévoilement de ce sens premier, grammatical, et validé par un jugement sain. De Dieu seul il aura crainte en son entreprise. La vérité qu'il se propose de mettre au jour ne fait en effet pas acception de personnes. Elle lui concède

un droit d'inventaire et lui impose un devoir de critique. Et de fait, ses commentaires regorgent de références à ses prédécesseurs, il les cite, les réfute et les raille, ne résistant jamais au plaisir d'un jeu de mots, y compris aux dépens d'un illustre auteur.

La liberté exégétique d'Ibn Ezra a pourtant ses limites. Il a ainsi peut-être admis, à mots couverts, que certains passages du Pentateuque pourraient n'être pas de la main de Moïse. Mais il s'est toujours refusé à remettre en cause la fiabilité de la transmission du texte biblique, non plus que l'autorité même de la tradition rabbinique, qui en matière d'interprétation « *des lois, des statuts et des règles* » a nécessairement le dernier mot quand bien même elle semblerait, à première vue, heurter le sens premier de l'Écriture.

La culture d'un Ibn Ezra, la centralité qu'y occupe le référent biblique (alors qu'en monde ashkénaze, c'est le Talmud qui est au centre), son rationalisme, son expertise scientifique et sa posture critique, nonobstant ses limites, sa poésie même, écrite selon des canons différents de ceux prévalant dans les contrées du nord de l'Europe, ont provoqué, chez ceux à qui il s'adressait

Selon Spinoza, il est le premier à mettre en doute l'idée que Moïse soit l'auteur du Pentateuque

désormais, des réactions variées, de l'admiration, bien sûr, mais aussi, souvent, de l'hostilité.

Exilé, Ibn Ezra a plus d'une fois nourri un fort sentiment d'isolement et d'aliénation, que ne pouvait que renforcer la dépendance où il se trouvait vis-à-vis de ses mécènes. La postérité, elle, lui rendrait totalement justice, quoique de manière ambivalente.

TROISIÈME VIE : LA POSTÉRITÉ

Son goût du mystère, ses ellipses, son obscurité parfois, ne nuiront nullement à la popularité de l'exégèse biblique d'Ibn Ezra. Il s'est rapidement imposé comme un modèle, pratiquement à parité avec Rachi, l'autre grand maître du commentaire médiéval. Et il est en bonne place dans les *Mikra'ot Gedolot*, ou les « Grandes Lectures », cette « Bible rabbinique » dont la tradition imprimée remonte au début du XVI^e siècle et qui présente au lecteur le texte scripturaire entouré de ses commentaires classiques.

En Méditerranée orientale, c'est avec Maimonide qu'Ibn Ezra se partage la vedette. On s'y plaît à rappeler l'existence d'un testament spirituel de Maimonide – en réalité apocryphe – où le grand philosophe note avec regret que les travaux d'Ibn Ezra ne sont hélas venus à sa connaissance qu'après l'achèvement de ses propres œuvres, et où il exhorte son fils à y consacrer son attention et son étude exclusives.

En 1170, soit six ans seulement après la mort d'Ibn Ezra en Angleterre, un Juif bulgare, Avishaï de Zagora, signe un surcommentaire de son commentaire du Pentateuque. Ce texte est signalé, au XIV^e siècle, par Yehuda Leon Moskoni, natif d'Ohrid (aujourd'hui en Macédoine). Cinq siècles et demi plus tard, la fièvre ibnezriste n'est pas retombée, et, en 1722, Yekutiël Lazi ben Nahum Ashkenazi publie à Amsterdam une anthologie de surcommentaires du commentaire du Pentateuque d'Ibn Ezra.

Cela étant, parce que l'ambiguïté du personnage l'autorise, la popularité orthodoxe d'Ibn Ezra s'est doublée d'une popularité sulfureuse. Si, d'un côté, il était toujours possible de neutraliser, par une exégèse adéquate, les apparentes audaces du maître, il était tentant, de l'autre, d'en radicaliser la portée, comme le fit Spinoza dans son *Traité théologico-politique* (1670).

Celui-ci peut reprocher à Ibn Ezra de ne pas savoir « si exactement » l'hébreu qu'un Rachi, ou suggérer que l'un de ses commentateurs sente tout de même un peu « la sottise »... Reste que pour Spinoza, Ibn Ezra est d'abord un « homme d'une complexion plus libre [que ses autres collègues exégètes] et d'une grande érudition ». Il est « le premier » qui, selon lui, aurait rompu avec le « préjugé » selon lequel Moïse est bien l'auteur du Pentateuque. Spinoza érige ainsi, à tort ou à raison, Ibn Ezra en précurseur de la critique biblique et contribue à faire de lui, aux yeux de plus d'un non-Juif, le héros, moderne avant l'heure, de l'exégèse juive médiévale.

REPÈRES CARTOGRAPHIQUES



LES VOYAGES D'UN INTELLECTUEL JUIF

Ibn Ezra s'est beaucoup déplacé en Espagne même. Il a aussi visité le Maghreb. En 1140, c'est vers le nord qu'il part, quittant une péninsule Ibérique déchirée par des conflits dont les Juifs

sont les victimes collatérales. Parti de Lucène, il séjourne à Rome jusqu'en 1145, quitte l'Italie pour la France en 1147 (il est à Rouen en 1152) et serait mort à Londres en 1164.

L'oratorien Richard Simon, auteur d'une *Histoire critique du Vieux Testament* (1678), le tient ainsi pour « l'un des plus savants interprètes de l'Écriture qui soient parmi les Juifs ». Et l'*Encyclopédie*, au siècle suivant, le célébrera de même comme « un des plus grands hommes de sa nation et de son siècle », glorifiant son approche critique des textes – quoique sur la base d'une erreur, en lui attribuant les propos, hérétiques en effet, d'un commentateur qu'Ibn Ezra cite bien lui-même, mais qu'il rejette avec virulence

Errant de son vivant, Ibn Ezra continue donc d'errer dans la mémoire de la postérité. Penseur insaisissable parce que toujours en mouvement, il déborde inéluctablement du cadre où l'on voudrait l'enfermer. Là est sans doute le signe de sa grandeur. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

J.-C. Attias, *Les Juifs et la Bible*, Fayard, 2012.

M. Itzhaki, M. Garel, *Jardin d'Éden, jardins d'Espagne. Poésie hébraïque médiévale en Espagne et en Provence*, Seuil-BNF, 1993, pp. 122-149.

I. Lancaster, *Deconstructing the Bible. Abraham ibn Ezra's Introduction to the Torah*, Londres, RoutledgeCurzon, 2003.

S. Sela, *Abraham ibn Ezra and the Rise of Medieval Hebrew Science*, Leyde, Brill, 2003.

Note

1. Courant du judaïsme apparu dans la Babylonie du VIII^e siècle, caractérisé par son rejet de la tradition orale (notamment le Talmud) et par son attachement à la lettre à la Bible.